et l'expérience qu'ils ont acquis par l'étude ou par la pratique. Les principaux lauréats de notre dernière exhibition provinciale devraient être les premières personnes qu'il faudrait consulter.

Trois prix ont été accordés à l'industrie du fromage. M. Louis Brosseau de Laprairie a obtenu le premier, M. Fidèle Perreault de l'Assomption le second, et M. C. John Lighthall de Vankeleek Hill, Ontario, le troisième.

Nous avons encore remarqué dans la classe des produits agricoles plusieurs exposants de betteraves à sucre. Les concurrents heureux furent MM. J. Hold-worth pour le premier prix, Ths. Irving pour le second, et Daniel Drummond pour le troisième. Aucun exposant canadien-français n'a eu l'honneur d'obtenir un prix; ils étaient cependant assez nombreux, nous avons pu remarquer les betteraves à sucre de MM. Fidèle Perreault, Roch Simard, Moïse Vincent et Pierre Lecavalier.

Plusieurs échantillons de sucre de betteraves ont également été exhibés. Les exposants de cet article étaient MM. Roch Simard et Mathieu Jeffrey. Ce n'est encore là qu'un commencement qui ne nous serait que très-peu avantageux si l'on devait s'arrêter à cette expérience; mais nous espérons que la fabrication du sucre de betteraves se fera bientôt sur une assez grande échelle; c'est d'ailleurs le dessein bien arrêté de plusieurs riches agriculteurs.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

La révolution italienne n'a pas cessé son travail désorganisateur dans les classes ouvrières de Rome depuis l'instant où elle a foulé le sol de la capitale des papes. Les sociétés secrètes telles que l'Internationale et ses affiliées étendent leur mystérieuse influence sur toute la population ouvrière et cherchent à l'enlâcer dans leurs filets. Pour l'amener dans les serres de la Révolution, tous les moyens sont bons; on a d'abord les tentations, puis les menaces et enfin les persécutions. Au pauvre ouvrier on offre de grands avantages s'il veut faire partie de la société secrète, et s'il refuse la seule perspective qui lui reste c'est la misère. Beaucoup résistent cependant et restent fidèles aux anciennes confréries romaines, plusieurs mêmes de ceux qui ont succombé reviennent en secret accomplir leurs devoirs religieux et ce n'est que le petit nombre qui se détache complètement de la Religion.

Voici sur la situation de Rome quelques détails fournis par un vénérable curé de Rome et qui fréquente beaucoup les ouvriers:

" Il faut être au confessionnal pour apprécier ce qu'ont à souffrir les pauvres ouvriers. A quelles tentations, à quelles menaces, à quelles persécutions ils sont exposés lorsqu'ils refusent de faire partie des sociétés établies par la révolution! Beaucoup restent fidèles à nos anciennes confréries, en gardant soigneusement l'esprit, et savent les avantages qu'ils en retirent et pour le corps et pour l'âme; mais les nouveaux venus les accablent de mépris. Quant à ceux qui se sont laissés prendre dans l'engrenage de ces sociétés, ils viennent en secret pendant la semaine sainte ou la veille des grandes fêtes afin d'accomplir leurs devoirs religieux. La foi demeure dans leur cœur avec ses exigences et leur est une double source de remords et de consolations. Mais il y en a, en très-petit nombre il est vrai, qui ne reviennent plus. Ce sont ceux que la secte a inscrits dans son livre, que j'appelle le livre de mort, par opposition à celui que Dieu tient au ciel, le Livre de vie. Je suis heureux lorsqu'il m'est donné

par la Providence d'arracher quelque feuillet du Livre de mort, c'est-à-dire lorsque je puis confesser *in extremis* quelque ouvrier sectaire.

" Tous les jours, depuis trois ans, dans mon église, je fais demander à la Vierge et aux saints leur intercession auprès de Dieu pour la conversion des sectaires, et les prières de mes bons paroissiens ne sont pas sans fruits. Seulement il faut agir prudemment au lit des sectaires malades et tâcher de forcer la porte sans bruit. Que de fois le pauvre curé reçoit des lettres anonymes qui le menacent du poignard s'il ose pénétrer dans telles maisons.

" Mais cela n'est rien. Savez-vous ce qu'il y a de plus horriblement péniible et déchirant aujourd'hui pour notre cœur de ministre de Dieu? C'est la misère. Il faut être au confessionnal, je le répète, pour apprécier ce qu'ont à souffrir les pauvres ouvriers et leurs familles.

" Autrefois soulager la misère était chose facile à nous curés. C'était le revenant-bon de notre état. Aujourd'hui c'en est le côté le plus cruel. Autrefois nous avions mille moyens de subvenir aux besoins des malheureux. Rome était le foyer ardent de la charité universelle. La royauté sacerdotale pourvoyait à tout, et le pauvre se savait dans l'impossibilité d'être abandonné. Les fontaines d'eaux vives de l'amour chrétien coulaient de toutes parts, et les administrations, les congrégations, les couvents, les sociétés laïques rivalisaient de zèle et de générosité. Aujourd'hui la Révolution tarit peu à peu toutes les sources de la richesse publique et privée. A y regarder de près, c'est une manière de prodige à l'envers. C'est la fable païenne du tonneau des Danaïdes se faisant réalité.

" Cependant beaucoup de pauvres ont des droits à l'assistance de l'Etat, et l'Etat, soit pour éloigner les réclamations, soit pour se créer un revenu de plus, assujétit les pauvres à écrire leurs suppliques sur papier timbré. Cet impôt, ajouté à tant d'autres, paraît monstrueux à notre peuple qui ignorait que l'art des écorcheurs pût être exercé par le pouvoir. Pour ce peuple si noble, si fier de ses libertés antiques, le pouvoir avait le doux prestige et le doux nom de la paternité sainte. *Santo Padre!* c'était le nom du Roi. Et pourtant, si le *Santo Padre* avait préféré l'exil à la captivité, comme le voulaient plusieurs de ces conseillers, combien la misère du peuple serait plus horrible. Son inépuisable charité défend encore son malheureux peuple des horreurs de la faim et le protège contre les suggestions de la secte.

" Un trait d'ingratitude que j'ai de la peine à m'expliquer est celui de ce gouvernement qui ne seut pas que le séjour de Pie IX à Rome lui évite l'embarras de se trouver en face d'une population que le régime de la liberté révolutionnaire a réduit à la condition d'une extrême misère.—Le gouvernement se moque bien des pauvres, dira-t-on, si le Pape était parti les pauvres s'en tireraient comme ils pourraient.

" *Piano*, les pauvres ont une voix pour orier, et il y a au ciel et dans le monde même des oreilles qui entendront cette voix.

" Quoiqu'il en soit, je le dis sans détour, la condition du peuple romain telle que la révolution l'a faite est pleine de dangers de mille sortes. Il faut être confesseur, il faut être au confessionnal pour en juger."

Ah! la société est bien malade et si l'on n'y prend garde, la désorganisation et la ruine la plus complète en sera la conséquence!

— Les journaux dévoués à la Révolution dans la ville de Rome recommencent leurs bulletins sur la santé du St. Père,